

CHAPITRE 7

«Et il arriva dans les jours d'Achaz, fils de Joathan, fils d'Ozias, roi de Juda.»

1. Ce que j'ai souvent dit, je le dis encore : les prophéties anciennes n'ont pas été seulement faites pour instruire les Juifs des événements futurs; elles avaient encore pour but de les rendre meilleurs en les instruisant. Les menaces devaient les détourner du vice par le sentiment de la frayeur, et les promesses devaient leur inspirer un plus ardent amour pour la vertu : les unes et les autres leur révélèrent en même temps l'admirable patience du Seigneur et sa providence spéciale envers eux. Voilà pourquoi de semblables prédictions; ils apprenaient aussi par là que les choses n'arrivaient pas sans dessein et comme par un coup du hasard, selon le cours ordinaire de la nature et l'enchaînement des circonstances; que le bonheur et le malheur dépendaient d'une volonté supérieure et divine : grande leçon encore qui les conduisait à la connaissance de Dieu. Comme la prophétie néanmoins ne se réalisait pas toujours sur l'heure, ainsi que je l'ai déjà remarqué; comme elle n'obtenait souvent son accomplissement qu'après un temps considérable, et lorsque plusieurs de ceux qui l'avaient entendue, étant morts, ne pouvaient comparer les faits aux paroles, voyez quel moyen le Seigneur emploie dans sa sagesse : il joint les prophéties aux prophéties, celles qui se rapportent à des temps prochains à celles qui ont pour objet un lointain avenir, de telle sorte que les prophéties dont l'accomplissement devait avoir lieu dans la même génération confirmaient admirablement les autres.

Dans l'Evangile, ce même avantage est obtenu par un autre moyen : les miracles se joignent aux prophéties et les confirment, en attendant que les prophéties confirment à leur tour les miracles. Voici comment : Un lépreux s'approche un jour du Sauveur et reçoit sa guérison; après celui-là, le serviteur du centurion est délivré d'une grave maladie; ce sont là de grands signes; mais Jésus ne s'en tient pas aux signes, il y joint la prophétie. Comme le centurion vient de manifester cette foi si grande et si digne d'admiration qui a le pouvoir de guérir, le Christ ajoute ces paroles : «Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et reposeront avec Abraham, Isaac et Jacob; tandis que les enfants du royaume seront jetés dehors.» (Mt 8,11) Il est évident qu'en parlant de la sorte il prophétisa la vocation des Gentils et la réprobation des Juifs : deux événements, maintenant accomplis et qui brillent à tous les yeux avec plus d'éclat que le soleil, mais alors fort obscurs et qui pouvaient aisément trouver des incrédules. Voilà pourquoi le miracle est d'abord opéré, comme une garantie de la prédiction et le gage assuré des choses futures : et maintenant la prophétie réalisée sert de confirmation au miracle raconté dans l'Evangile. Que dira l'incrédulité ? Que le lépreux ne fut pas guéri ? Mais on n'a qu'à voir la vérité de la prophétie pour être forcé d'admettre celle du miracle. Et les Juifs que pouvaient-ils dire alors ? Que la prédiction était fautive ? Mais ils n'avaient qu'à voir le lépreux purifié pour ne pas pouvoir refuser de croire aux événements prédits : ils avaient le bienfait miraculeux pour base inébranlable de leur foi dans la prophétie, comme nous avons aujourd'hui la prophétie pour gage du miracle. Tel est donc le mutuel appui que ces deux choses se prêtent. L'Ancien Testament n'est pas dénué de pareils exemples. Jéroboam, emporté par la plus dangereuse folie, venait d'élever les veaux d'or; le Prophète survint et lui prédit l'avenir, opérant aussitôt un prodige. En effet, pour que nul ne doutât de ce qui devait arriver après trois siècles, il brisa l'autel, répandit la graisse des victimes et paralysa la main du roi. N'était-ce pas mettre sous les yeux de tous la preuve éclatante des événements qui devaient avoir lieu après un si grand nombre d'années ?

Le Nouveau Testament, aussi bien que l'Ancien, en présente de nombreux exemples, parmi tant de moyens divers que le Seigneur emploie pour procurer notre salut. C'est ce que nous voyons dans cette circonstance, et certes avec un éclat inaccoutumé; car il n'y a pas là seulement un signe, au signe se joint la prophétie. Pour mettre cette proposition dans un plus grand jour, nous n'avons qu'à poursuivre avec attention la narration sacrée. «Et il arriva dans les jours d'Achaz, fils de Joathan, fils d'Ozias, roi de Juda, que Rasin, roi d'Aram, et Phacès, fils de Romélias, roi d'Israël, montèrent vers Jérusalem pour l'assiéger, mais sans pouvoir venir à bout de la prendre. Et cela fut annoncé dans la maison de David par des hommes qui disaient : Aram a fait alliance avec Ephraïm.» Voilà l'histoire, la suite des faits accomplis; mais celui qui sait réfléchir et comprendre en tirera de précieux avantages; il y verra briller la sagesse de Dieu et sa providence à l'égard des Juifs. Il ne voulut pas refouler cette guerre dès le principe, ni permettre non plus qu'elle eût pour résultat la prise de la ville; c'est une menace qu'il avait fait entendre à son peuple pour le réveiller de sa torpeur et ranimer son zèle; puis, en empêchant la réalisation de cette menace, il montre combien il est puissant, combien c'est une

chose facile pour lui d'arracher les hommes au péril, alors même que les choses en sont venues à la dernière extrémité, et de faire que tout demeure intact comme si rien n'était commencé. C'est la conduite ordinaire de sa providence; nous le voyons bien souvent, et dans la fournaise de Babylone, et dans la fosse aux lions, et dans mille autres cas. Ainsi donc, les ennemis vinrent, assiégèrent la ville, essayèrent d'en escalader les murs, mais ne firent que jeter l'alarme parmi les assiégés, et rien de plus.

2. Il est aisé de voir par là l'iniquité des dix tribus : non seulement elles engagent une guerre civile et lèvent des armes contre des frères, mais encore elles s'unissent à des nations étrangères et barbares, elles font cause commune avec des hommes dont la société leur est défendue, et vont sous les mêmes drapeaux assiéger la ville sainte. Elles avaient excité l'étranger Rasin contre leur propre métropole. Et quelle inégalité dans la lutte ! d'un côté, une multitude comme infinie, des cités entières, des nations et des peuples ligués; de l'autre, rien de pareil, une ville seule, une métropole, si bien que la puissance de Dieu ressortira d'une manière plus éclatante. Personne qui coure aux armes, qui se porte à la rencontre des ennemis, et tous leurs efforts seront frappés d'impuissance. «Ils ne purent pas la forcer,» ajoute le texte. Et qui les en empêcha ? Pas autre chose que la main de Dieu, qui les repoussait d'une manière invisible. Mais, nous l'avons dit, le Seigneur repoussa la guerre et ne fit pas de si tôt disparaître la terreur. «Voici ce qui fut annoncé dans la maison de David : Aram a fait alliance avec Ephraïm. Et l'âme du prince fut troublée, aussi bien que l'âme de son peuple.» Quand Dieu veut accomplir quelque chose d'étonnant, ce n'est pas tout d'abord qu'il opère le miracle; il commence par laisser aux prises avec le malheur ceux qu'il veut secourir, afin qu'ils se tiennent à l'abri de toute ingratitude quand une fois ils seront délivrés. La plupart des hommes, soit par orgueil, soit par apathie, ne sont pas plus tôt affranchis de leurs maux, qu'ils les oublient, ou même, sans les oublier, s'attribuent le mérite et l'honneur de la délivrance. C'est pour cela que Dieu les abandonne quelque temps à leur infortune pour qu'ils en gardent l'impression; puis il vient à leur secours et les délivre. C'est ainsi qu'il agit dans cette occasion. Il permit que les cœurs fussent plongés dans la terreur et l'angoisse; et c'est alors seulement qu'il les en retira. Il n'avait pas agi d'une autre manière envers David, son grand serviteur.

Ce n'est pas non plus au commencement de la guerre qu'il l'amena devant l'ennemi et qu'il érigea par ses mains ce splendide trophée; il souffrit que le monarque et le peuple fussent pendant quarante jours accablés par la crainte, et c'est quand ils avaient désespéré de leur salut et reçu mille outrages de la part du barbare, quand personne n'osait se lever et marcher à la rencontre de cet homme, quand enfin tous se déclaraient vaincus et proclamaient leur faiblesse, c'est alors que le Seigneur produisit un adolescent sur le champ de bataille et remporta par lui une si glorieuse victoire. Les choses étant ainsi, la faiblesse étant aussi parfaitement démontrée, voilà que le monarque sauvé d'un tel danger, se laissant ensuite dominer par la haine et la basse jalousie, tend des pièges à son sauveur, ne cesse de manifester la passion qui l'absorbe et la noire ingratitude dont il paie le plus grand des bienfaits. Supposez maintenant que sa faiblesse et celle de toute son armée eussent été moins évidentes, à quels excès ne se serait-il pas porté ? On peut le voir dans beaucoup d'autres circonstances; et c'est ce qui a lieu dans celle-ci. Avant de mettre fin à la guerre et de délivrer les Juifs de leurs maux, Dieu permet donc qu'ils en soient à ce point ébranlés.

«Et son âme fut agitée, aussi bien que l'âme de son peuple, comme dans une forêt les arbres sont secoués par le vent.» C'est encore là une propriété de la prophétie, de révéler les secrets des cœurs. Le prophète nous explique donc la manière dont chaque âme est affectée, et l'image qu'il emploie nous montre à découvert la grandeur de l'angoisse. Leur âme fut agitée, dit-il, leur esprit fut abattu, ils désespéraient de leur salut, ils se voyaient réduits à la dernière extrémité, ils n'avaient plus aucune espérance, chacun était le triste jouet de ses propres pensées. Que fait Dieu ? Il prédit leur délivrance, et de plus il l'accomplit, pour qu'on ne puisse pas en attribuer l'honneur à quelque autre; c'est pour annoncer ces événements futurs qu'il envoie le prophète. Voici la suite du texte : «Le Seigneur dit à Isaïe : Sors et va à la rencontre d'Achaz, toi et le fils qui t'a été laissé, Jasub, près de la source supérieure, à la montée du champ du foulon. Et tu lui diras : Demeurez dans le repos et le silence, ne craignez pas, ne laissez pas votre âme tomber dans la frayeur, et la défaillance, à l'approche de ces deux tisons fumants. Après les éclats de ma colère, j'aurai de nouveau pitié de vous.» Pourquoi ces mots : «Sors à la rencontre ?» Les appréhensions et les angoisses ne permettaient pas au roi de se tenir en repos, de rester dans sa maison; il sortait fréquemment, comme le font ceux qui se trouvent dans une ville assiégée, examinant les murailles, s'approchant des portes, allant de tous les côtés, observant tout avec le plus grand soin : pour

voir où en sont les ennemis de leur entreprise. C'est pour cela qu'il est dit au prophète : «Sors à la rencontre.» Mais que signifient ces paroles : «Toi et le fils qui t'a été laissé, Jasub ?» Jasub, dans la langue des Hébreux, exprime l'idée de conduite, de manière d'agir. Voilà pourquoi Jessé envoyant David à ses autres enfants, lui disait : «Observe bien leur Jasub,» (I R 17,18) leur manière de vivre, ce qu'ils font, pour venir me l'annoncer.

3. Mon opinion est que le prophète reçoit ici l'ordre de se faire accompagner par une foule assez nombreuse, afin que le roi ne puisse pas, après l'événement, se rendre coupable d'ingratitude, comme s'il n'avait rien entendu de la bouche du prophète. C'est donc comme si Dieu lui disait : Sors à la rencontre du roi, toi et ceux qui demeurent avec toi, ceux qui sont restés de ce peuple. – Et ne vous étonnez pas s'il appelle le peuple son fils; au chapitre suivant le même prophète dira bien : «Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés.» (Is 8,18) Les saints tenaient lieu de pères, par leur amour et leur sollicitude à l'égard de ce peuple, ils se montraient même supérieurs à tous les pères selon la nature. Il est ici parlé de ceux qui sont restés, par la raison que beaucoup étaient déjà tombés aux mains des ennemis. «A la montée du champ du foulon.» Ces quelques mots sont, à mon avis, très difficiles à comprendre. Les Juifs étaient assiégés et resserrés dans leur ville, si bien qu'ils n'osaient porter un regard au dehors; et maintenant nous voyons qu'ils se montrent au delà des portes; car il paraît bien que le chemin dont il s'agit était hors de l'enceinte. Comment résoudre cette difficulté ? La ville était autrefois protégée par une double enceinte; deux murs l'entouraient; c'est ce qu'on peut voir dans un autre prophète, pour peu qu'on désire s'en assurer. En sortant de la ville, Isaïe relèvera les esprits abattus et leur fera regarder l'avenir avec confiance. Il recommande au roi de se tenir dans le calme et le repos; il appelle les ennemis des tisons fumants, pour montrer à la fois leur ardeur et leur faiblesse : tisons fumants, et qui dès lors ne tarderont pas à s'éteindre.

Il enseigne après cela qu'ils ont envahi la Judée, non par leur propre puissance, mais par la permission de Dieu; car il ajoute : «Après les éclats de ma colère, j'aurai de nouveau pitié de vous. Et, comme le fils d'Aram et le fils de Romélie ont formé un dessein pervers, et avec eux Ephraïm, en tenant ce langage : Nous monterons dans la Judée et nous la ravagerons, concertons nos efforts pour la soumettre, et donnons-lui pour roi le fils de Tabéel, voici ce que dit le Seigneur Dieu des armées : Ce dessein ne subsistera pas et ne sera pas exécuté; Damas est la capitale d'Aram, et Rasin commande à Damas, mais en vain; encore soixante-cinq ans et le royaume d'Ephraïm sera séparé du peuple; Somoron sera la capitale d'Ephraïm, et le fils de Romélie régnera à Somoron. Si vous refusez de croire, vous ne comprendrez pas.» C'est une nouvelle preuve, une preuve éclatante de la vérité de sa prédiction, que le prophète donne ici. Comme la crainte agitait les esprits, comme le malheur était sous leurs yeux, et le bonheur seulement en espérance ou même au-dessus de toute prévision, voyez ce qu'il fait pour convaincre des auditeurs si peu disposés à croire : Il donne un grand signe de ce qui doit arriver, en mettant à découvert les desseins des ennemis; il découvre les pensées de ceux qui assiègent la ville, il dévoile même le secret de leurs entretiens et les moyens auxquels ils auront d'abord recours : ou bien c'est une trahison qui se trame, puisqu'ils se proposent de séduire les Juifs; ou bien c'est une arrogance extrême dont ils sont enivrés, au point de se persuader qu'ils n'auront besoin ni d'armes, ni de bataillons, ni de combats pour prendre la ville. – Il suffira, disent-ils, que nous nous présentions et que nous entrions en pourparler avec eux, et nous les emmènerons tous captifs. – Puis, toujours à la façon des hommes pleins de confiance en eux-mêmes, ils choisissent d'un commun accord le roi qu'ils devront établir, comme s'ils étaient déjà maîtres de la ville, comme s'il ne s'agissait plus que de placer la métropole sous le joug de l'un d'eux.

Voilà où ils en étaient de leurs projets et de leurs folles espérances; mais Dieu se préparait à tout renverser de fond en comble. De là ce qui suit : «Voici ce que dit le Seigneur;» ce n'est pas assez, et le Prophète ajoute : «Dieu des armées.» Quand il annonce, en effet, quelque chose de grand, il invoque la toute-puissance de Dieu, son autorité souveraine, ce merveilleux et suprême empire qu'il exerce sur toute chose. Quel est donc le langage du Seigneur ? «Leur dessein ne subsistera pas et ne sera pas réalisé; Damas est la capitale d'Aram.» C'est là que l'ennemi règne, c'est là qu'est le siège de son pouvoir; qu'il reste donc à Damas, il n'ira pas plus loin. «Et le chef de Damas c'est Rasin.» Oui, Rasin sera leur prince et leur maître, il gardera ce qui lui appartient; mais il n'agrandira pas son royaume. «Encore soixante-cinq ans, et le royaume d'Ephraïm sera séparé du peuple.»

4. C'est une grande manifestation de la vérité, quand les prophètes déterminent les temps, puisque alors ils fournissent un moyen facile de reconnaître la force d'une prophétie. – Maintenant, semble-t-il nous dire, ils s'éloigneront de la ville; mais après soixante-cinq ans la

nation entière disparaîtra, les ennemis s'empareront de tous les habitants et les emmèneront captifs. Avant cette extermination, les ennemis n'auront même rien de plus que ce qui leur appartient. – De peur, en effet, qu'en apprenant qu'ils devaient périr après un si grand nombre d'années, le roi ne se dit à lui-même : Que m'importe ? quel bien résultera-t-il pour nous de leur destruction future, s'ils viennent à s'emparer de nous pour le présent ? – C'est aussi pour le présent que le Prophète le rassure. – Plus tard ils seront entièrement exterminés; mais en attendant ils n'auront rien de plus que ce qu'ils ont déjà. La capitale d'Ephraïm, c'est-à-dire des dix tribus, sera Samarie; là résidera leur puissance, elle ne s'étendra pas au delà; et le roi d'Israël régnera dans Samarie. – Il fait entendre de ce dernier ce qu'il a dit du roi de Damas, à savoir que son royaume ne franchira pas ses limites actuelles. Enfin, comme il venait de prononcer des paroles qui dépassent l'intelligence humaine et se dérobent à toute la force du raisonnement, puisque c'étaient là des paroles prophétiques, il ajoute à bon droit : «Si vous refusez de croire, vous ne comprendrez pas» Ne cherchez pas comment ni par quel moyen ces choses auront lieu; car c'est Dieu qui doit les accomplir. Vous n'avez donc besoin que de la foi, de reconnaître la puissance de l'Ouvrier, pour avoir une complète démonstration de ces paroles. Voilà pourquoi le prophète David disait : «J'ai cru, et pour cela j'ai parlé.» (Ps 115,10) Et Paul, s'emparant de la même expression et la transportant à des choses encore plus hautes, dit à son tour : «Ayant le même Esprit de la foi, selon ce qui est écrit : J'ai cru, et pour cela j'ai parlé, nous aussi nous croyons, et c'est pour cela que nous parlons.» (II Cor 4,43) Si les enseignements donnés aux anciens, et qui différaient de ceux qui nous sont transmis dans la loi nouvelle, comme la terre diffère du ciel, réclamaient cependant la foi, à plus forte raison est-elle aujourd'hui nécessaire pour la connaissance de ces dogmes si sublimes, si supérieurs à notre entendement. C'était la pensée de l'Apôtre quand il disait : «Ces biens que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, auxquels le cœur de l'homme ne s'est jamais élevé, Dieu les a préparés à ceux qui l'aiment.» (I Cor 2,9)

«Et le Seigneur daigna parler encore à Achaz en ces termes : Demande pour toi un signe au Seigneur ton Dieu, ici-bas ou là-haut. Achaz répondit : Je ne le demanderai point, et je ne tenterai pas le Seigneur. Isaïe dit alors : Ecoutez, maison de David, est-ce donc trop peu pour vous d'être en lutte avec les hommes ? pourquoi voulez-vous aussi entrer en lutte avec le Seigneur ? C'est pour cela que le Seigneur vous donnera de lui-même ce signe : Voilà que la Vierge concevra dans son sein et mettra au monde un fils; et cet enfant recevra le nom d'Emmanuel.» Grande est la condescendance de Dieu, grande aussi l'ingratitude du roi. Dès qu'il eut entendu le Prophète, le monarque aurait dû croire sans hésitation à ses paroles, et, s'il doutait, fallait-il au moins qu'il étouffât le doute à la vue du signe, ce que firent la plupart des Juifs. Dans son amour pour les hommes, Dieu s'est plu bien souvent à donner des signes aux esprits les plus grossiers, qui s'attachent aux objets matériels et rampent sur la terre : c'est ce qu'il fit à l'égard de Gédéon. Comme le roi dont nous parlons maintenant était en réalité plongé dans les idées les plus grossières, dénué de tout noble sentiment, voyez à quel point Dieu pousse sa condescendance : il l'attire à lui, il l'exhorte lui-même à lui demander un signe, et par l'attrait d'une faveur aussi grande, à lui découvrir ses plus secrètes pensées, à lui révéler son cœur tout entier, à dépouiller toute dissimulation. Le Prophète lui disait : «Demande pour toi un signe;» et le roi, feignant une foi complète, répondait : «Je ne le demanderai point, et je ne tenterai pas le Seigneur.» Voyez aussi avec quelle rigueur le Prophète tranche dans le vif, avec quelle justice il punit, en aggravant son accusation, cette incontestable hypocrisie. Il ne daigne pas répondre au monarque; c'est au peuple qu'il s'adresse en disant : «Ecoutez, maison de David, est-ce peu de chose pour vous d'être en lutte avec les hommes ? pourquoi voulez-vous entrer en lutte avec le Seigneur ?» Ces paroles présentent quelque difficulté; il importe donc d'en éclaircir la signification. Voici ce que le Prophète veut dire : Est-ce donc en mon nom que je vous parle ? est-ce mon sentiment que je viens vous proposer ? Si c'est une chose grave et digne de blâme de refuser sans motif et sans examen de croire aux hommes, combien plus cette conduite n'est-elle pas blâmable à l'égard de Dieu ? Se mettre en lutte, c'est donc refuser sa foi. Ce n'est pas un tort léger, une injure peu grave de traiter ainsi l'un de ses semblables. Qu'est-ce donc alors de traiter ainsi Dieu lui-même ?

5. Il tenait ce langage pour apprendre à tous qu'un prophète ne se laisse pas tromper, que lui-même n'était pas induit en erreur par les paroles qu'il venait d'entendre, qu'il jugeait parfaitement les sentiments d'Achaz. Nous voyons dans l'Evangile que le Christ a souvent agi de la même manière. Avant de prouver son enseignement par des miracles, il mettait à découvert la malice qui s'agitait dans le cœur des Juifs; et c'était déjà là un assez grand miracle. C'est ce qu'il fit au sujet du paralytique. Quand il eut dit à cet homme : «Ayez

confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis,» comme les Juifs disaient dans leur cœur : «Il blasphème,» il leur adressa ce reproche avant d'opérer la guérison : «Pourquoi pensez-vous le mal dans le secret de vos cœurs ?» (Mt 9,2-4) C'était une magnifique preuve de sa divinité qu'il leur donnait, en leur montrant qu'il lisait au fond des âmes. «Vous seul, est-il écrit, connaissez les cœurs.» (III R 8,39) David disait aussi : «Dieu sonde les reins et les cœurs.» (Ps 7,10) C'est un don que le Seigneur accordait quelquefois aux prophètes, afin que leurs auditeurs vissent bien qu'il n'y avait rien d'humain dans leurs paroles, qu'ils étaient inspirés d'en haut et que leurs jugements descendaient des cieux. Voilà pourquoi cet Isaïe, à la voix si puissante, après avoir fait entendre au roi le langage le plus modéré, après avoir ranimé sa confiance, en le délivrant en quelque sorte des maux présents, en lui donnant des signes assurés d'un tel bienfait, en lui découvrant les projets de ses ennemis et leur trahison; après avoir prédit la ruine complète d'Israël et déterminé le temps de cette ruine, Isaïe ne s'en tient pas là; il va plus loin, il n'attend pas que le roi lui demande un signe, c'est lui qui l'engage à le lui demander, sachant bien que l'incrédulité tient immobile la langue d'Achaz; il fait plus encore, il lui laisse le libre choix de ce signe : – Ce n'est pas celui-ci ou celui-là que je vous offre, semble-t-il lui dire, c'est celui que vous voudrez; le Seigneur est riche, sa puissance est infinie, sa grandeur ineffable. Voulez-vous un signe au ciel, le voulez-vous sur la terre ? pas de difficulté, rien qui l'empêche. – Voilà le sens de cette expression : «Ici-bas ou là-haut.»

Comme il n'a pu cependant le persuader encore, là ne s'arrêtera pas son discours; il y ajoute les reproches, en vue de procurer l'amendement de son auditeur, et de lui prouver qu'il n'est pas la dupe des trompeuses paroles du roi; il en vient à une prophétie pleine de mystères et qui touche au salut du monde entier, au rétablissement universel des choses; il déclare enfin que ce n'est plus au seul Achaz, mais bien à toute la nation juive, que ce signe sera donné. Le prophète avait commencé par s'adresser au roi; puis, comme celui-ci s'est rendu indigne de cette préférence, il s'adresse au peuple en général. «C'est pour cela, dit-il, que le Seigneur vous donnera un signe.» A qui ? A tous, puisque le texte porte le pluriel, à tous ceux qui sont dans la maison de David. C'est de là que viendra le signe. Et ce signe, quel est-il ? «Voilà que la Vierge concevra dans son sein et mettra au monde un fils qui recevra le nom d'Emmanuel.» J'insiste, ce n'est pas au roi seul que ce signe sera donné. Les reproches et les accusations du prophète montrent assez que cette affirmation n'est pas une simple conjecture : «Est-ce trop peu pour vous d'être en lutte avec les hommes ?» Et la suite : «C'est pour cela que le Seigneur vous donnera un signe. Voilà que la Vierge concevra dans son sein.» Si ce n'était pas une vierge, où serait le signe, le miracle ? Un signe doit sortir de l'ordre accoutumé des choses, dépasser le cours de la nature, avoir quelque chose d'insolite et d'inattendu, de telle sorte qu'il frappe d'étonnement tous ceux qui le voient ou l'entendent. C'est même pour cela qu'on l'appelle signe, chose remarquable et frappante; et ce nom ne serait pas justifié s'il s'appliquait à ce qui est confondu dans les choses communes. Supposez donc qu'il s'agisse dans cet endroit d'une femme qui enfante selon les lois de la nature, pourquoi le prophète appellerait-il signe ce qui se passe chaque jour ? Aussi, dès le début, ne dit-il pas simplement : Voilà qu'une vierge ...; mais bien : «Voilà que la Vierge ...» Telle est la force du texte, l'article désigne une vierge par excellence, une vierge unique. Que telle soit la portée de ce mot, l'Evangile nous le montre. Lorsque les Juifs envoyèrent vers Jean pour lui demander : «Qui êtes-vous ?» ils ne lui dirent pas : Etes-vous Christ ? ils lui dirent : «Etes-vous le Christ ?» Ils ne lui dirent pas non plus : Etes-vous prophète, ils lui dirent : «Etes-vous le Prophète ?» (Jn 1,19-25) L'excellence ressort des deux côtés. De même, en commençant son Evangile, Jean ne dit pas : Un verbe était au commencement; il dit : «Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu.» (Jn 1,1) De même ici le prophète dit : la Vierge, au lieu de dire simplement une vierge; et l'expression : «Voilà que,» dont il fait précéder ce nom, ajoute encore à la grandeur de sa pensée et montre mieux la plénitude de l'esprit prophétique; car, pour parler ainsi, il faut voir les choses futures avec une grande clarté, se les représenter avec exactitude. Ces hommes voyaient les choses invisibles beaucoup mieux que nous ne voyons les objets présents. En effet, les sens peuvent nous tromper, tandis que la grâce de l'Esprit leur suggérait des pensées infaillibles.

6. Et pourquoi le prophète n'a-t-il pas ajouté, me direz-vous, que cet enfantement serait l'œuvre de l'Esprit saint ? – N'oubliez pas que c'était là une prophétie et qu'une prophétie doit toujours être enveloppée de quelques voiles, comme je l'ai souvent remarqué; l'ingratitude des auditeurs l'exigeait ainsi, ils en seraient venus à brûler tous les livres s'ils avaient tout appris d'une manière parfaitement évidente. Se seraient-ils abstenus de sévir contre les écrits, eux qui n'épargnèrent pas même les prophètes ? Et ce n'est pas là de ma part une conjecture; du temps de Jérémie un autre roi prit les livres, les mit en pièces et les

livra au feu. Quelle colère aveugle, quelle intolérable folie ! Il ne lui suffit pas de déchirer ces écrits, il faut qu'il les brûle pour donner satisfaction à sa fureur insensée. Et cependant, quoique notre admirable prophète ait dû parler avec quelque obscurité, il n'a rien oublié d'essentiel. Une vierge, en effet, tant qu'elle demeure vierge, comment pourrait-elle enfanter, si ce n'est par l'opération du saint Esprit ? Nul ne peut suspendre les lois de la nature, si ce n'est l'auteur même de la nature. Ainsi donc, quand il dit que la Vierge enfantera, il a tout dit. Un tel enfantement dit même le nom de celui qui naîtra, ce nom qui vient de la nature même des choses et que les hommes n'imposent pas. Il avait bien appelé Jérusalem la ville de la justice, quoiqu'elle ne soit nulle part désignée sous ce nom; il le donnait comme l'expression même des événements, comme le gage du merveilleux changement qui devait s'opérer dans cette ville pour en faire le boulevard de la justice. Quand il l'appelait une courtisane, il ne voulait pas dire assurément que tel eût jamais été son nom, il le puisait dans la perversité de ses habitants; et puis c'est de leur vertu qu'il s'inspire. C'est dans ce dernier sens que cela s'applique au Christ : le prophète laisse aux choses elles-mêmes le soin de lui donner un nom.

C'est surtout quand il s'est montré sur la terre, conversant avec les hommes et nous prodiguant les témoignages de sa bonté prévoyante, qu'on a pu l'appeler Dieu avec nous. Ce n'était plus alors un ange, un archange avec nous, c'était le Seigneur lui-même qui venait nous enseigner toute vertu, en descendant parmi nous, en s'entretenant avec les courtisanes, en prenant place à la table des publicains, en acceptant l'hospitalité dans les maisons des pécheurs, en donnant aux larrons une sublime confiance, en attirant à lui les mages, en pénétrant partout pour tout remettre en ordre et pour s'unir la nature elle-même. C'est tout cela que le prophète annonce quand il parle de ce merveilleux enfantement qui doit être pour l'univers la source intarissable de tant de biens. Du moment où Dieu est avec les hommes, plus aucun sujet de frayeur, plus rien à craindre, tout à espérer; et c'est réellement ainsi que les choses se passèrent. En effet, l'antique malédiction qui pesait sur le genre humain fut levée, la sentence abolie, la puissance du péché dissoute, le joug du diable brisé; le paradis inaccessible à tous jusqu'à ce moment s'ouvre devant un meurtrier et un voleur, l'abside des cieux n'a plus de barrières, l'homme se mêle aux anges, notre nature monte sur le trône royal, la prison de l'enfer reste inutile; la mort n'est plus qu'un vain mot, elle a disparu dans son essence; les chœurs des martyrs, sans en excepter les femmes, ont brisé les aiguillons de cette antique ennemie. A la vue de tous ces prodiges, le prophète tressaillait et s'abandonnait aux transports de la joie. Avec un mot, il nous disait tout : Emmanuel, Dieu avec nous. «Il mangera le beurre et le miel; avant de savoir par lui-même et de distinguer le mal, il choisira le bien. Enfant, il ne discernera pas le bien du mal; mais il repoussera le mal pour s'attacher au bien.» Comme cet enfant n'était pas seulement homme, ni seulement Dieu, mais bien Dieu dans l'homme, c'est à bon droit que le prophète met de tels contrastes dans son discours, selon qu'il parle d'une nature ou de l'autre, si bien que nous ne pouvons pas refuser de croire à l'incarnation, à cause de ce qu'il y a d'étonnant et de sublime dans le miracle.

Après avoir dit qu'une vierge enfanterait, chose qui renverse déjà les lois de la nature, et que l'enfant serait nommé Emmanuel, ce qui dépasse encore plus toute intelligence humaine, de peur qu'en entendant ce nom, l'homme ne tombât dans les idées malsaines de Marcion ou de Valentin, il se hâte d'établir de la manière la plus évidente la vérité de l'incarnation; et c'est ce qu'il fait par la nourriture même de cet enfant. Que dit-il à cet égard ? «Il mangera le beurre et le miel.» Cela ne peut s'appliquer qu'à notre nature et ne saurait s'entendre de la divinité. Ainsi donc, Dieu n'a pas simplement habité dans un homme formé pour ce dessein; il a résidé pendant neuf mois dans le sein d'une femme, il a subi la naissance et les langes, il a reçu le genre de nourriture qui convient aux petits enfants; et par tout cela il voulait fermer la bouche à ceux qui oseraient nier le mystère de l'incarnation. C'est dans ce but que le prophète ne se borne pas à parler de cette naissance admirable, de ce merveilleux enfantement, et qu'il parle encore des aliments qui lui furent donnés dans le berceau pour bien montrer qu'il ne différait en rien sous ce rapport du reste des hommes, qu'il n'y avait rien en lui d'insolite. Tout ne le confondait pas cependant avec notre nature, si tout ne l'en distinguait pas. Naître d'une femme, c'est ce qui le confond avec nous; naître d'une vierge, c'est ce qui l'élève au-dessus de nous. Prendre des aliments, c'est la loi commune, c'est la condition de tous les hommes; mais que le temple de son corps n'ait jamais été souillé par le mal, n'ait pas subi la plus légère atteinte du péché, c'est ce qu'il y a d'étrange et d'étonnant, c'est ce qui n'appartient qu'à lui. Voilà pourquoi ces deux choses sont parfaitement établies par le prophète. Ce n'est pas après avoir fait l'expérience de l'iniquité qu'il s'en est abstenu, nous dit-il, c'est dès le principe, dès le premier instant, qu'il s'est montré possédant toute vertu. Lui-

même dira : «Quel est celui de vous qui m'accusera de péché ?» et encore : «Le prince de ce monde est venu, mais il n'a rien à réclamer en moi.» (Jn 8,46; 14,30)

7. Isaïe dit également dans la suite de sa prophétie : «Il n'a pas commis le péché, l'artifice n'a pas été trouvé sur ses lèvres.» (Is 53,9) C'est le sens du passage qui nous occupe; car enfin, avant qu'il soit en âge de connaître ou de choisir le mal, dès cet âge si tendre, dès le commencement même de sa vie, il possédera toute vertu, il n'aura rien de commun avec l'iniquité. «Avant de pouvoir distinguer le bien et le mal, il repousse celui-ci pour embrasser celui-là.» Le prophète insiste sur la même pensée, presque avec les mêmes paroles. Les choses qu'il dit sont tellement sublimes, qu'il s'efforce d'en établir la foi par la persistance de ses affirmations. Il s'était déjà servi de ce langage : «Avant qu'il puisse connaître ou choisir le mal;» et puis il y revient : «Avant que l'enfant soit en âge de distinguer le bien du mal, il repousse celui-ci pour embrasser celui-là.» A lui seul appartient une telle prérogative. C'est ce que Paul ne se lasse pas d'enseigner; et Jean- Baptiste, apercevant le Sauveur, avait exprimé déjà cette vérité : «Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde.» (Jn 1,29) Celui qui détruit les péchés des autres doit éminemment être lui-même exempt de péché. L'Apôtre, je l'ai dit, revient souvent sur cette doctrine; il ne cesse de proclamer l'impeccabilité du Christ, pour qu'on ne puisse pas attribuer à ses propres péchés la mort qu'il doit subir, et pour qu'on voie dans cette mort l'expiation des péchés du monde. Voilà dans quel sens il disait : «Le Christ, une fois ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; car, s'il est mort, il est mort à cause du péché;» (Rom 6,9-10) non comme étant lui-même coupable, mais pour renverser le règne même du péché, pour réparer les prévarications du genre humain tout entier. N'étant pas de lui-même et préalablement sujet à la mort, il est de toute évidence que maintenant il ne doit plus mourir.

«Elle sera laissée, cette terre pour laquelle tu crains, à la présence de deux rois.» Le prophète agit ici comme il agit en toute circonstance : il mêle l'histoire avec la prophétie. C'est une remarque que nous avons déjà faite et clairement justifiée lorsqu'il parlait des Séraphins. Après avoir donc annoncé les biens qui doivent se répandre un jour dans l'univers, il s'adresse encore au roi. C'est pour cela qu'il ajoute : «Et la terre sera laissée.» Que veut-il dire par ce dernier mot ? Elle sera laissée intacte, libre, à l'abri de toute calamité, n'ayant plus à subir les maux de la guerre. «Elle sera laissée, cette terre pour laquelle tu crains, l'objet de tes appréhensions et de tes frayeurs; elle sera délivrée de la présence des deux rois,» du roi de Damas et de celui d'Israël,

De peur néanmoins que ces heureuses prédictions ne jettent le peuple dans l'indolence et qu'il ne s'amollisse dans la paix, le prophète stimule de nouveau les esprits par ces paroles : «Mais Dieu amènera sur toi et sur ton peuple, et sur la maison de ton père, des jours qui n'ont jamais paru depuis qu'Ephraïm est séparé de Juda; et ce sera par le roi d'Assyrie.» Il désigne par là l'invasion des barbares qui renversèrent la ville jusqu'en ses fondements, et puis se retirèrent en trainant à leur suite les habitants réduits en captivité. S'il prédit ces choses, ce n'est pas certes pour en provoquer la réalisation, c'est plutôt pour qu'ils reviennent au bien sous l'impression de la terreur, et qu'ils détournent ainsi cette menace. Mais, ni les faveurs qu'ils avaient obtenues sans les avoir méritées, ce que montrent d'une manière évidente les sentiments d'Achaz et sa profonde incrédulité, ni les malheurs suspendus sur leur tête ne les rendirent meilleurs, ne produisirent en eux aucun changement; ils résistèrent obstinément à l'efficacité de ce double remède : c'est alors que le Seigneur enfonce le fer dans la plaie, pour retrancher les chairs putrides, pour séparer radicalement ce qui ne saurait être guéri. Examinons de plus près les dernières paroles : «Depuis qu'Ephraïm a été séparé de Juda; et ce sera par le roi d'Assyrie.» Les barbares se précipitèrent dans le but de les amener tous captifs; mais, laissant de côté Juda et les deux tribus, ils se tournèrent contre Israël. Voici donc ce que le prophète veut dire : Depuis le jour où les dix tribus auront attiré sur elles les armées ennemies et seront séparées de vous pour être conduites sur une terre étrangère, à cause de la grandeur de leurs péchés, à partir de ce jour vous aurez raison de vivre dans la crainte et le tremblement. Les barbares iront plus loin et viendront aussi jusqu'à vous, si vous ne changez pas de vie. C'est à partir de ce jour que Dieu les amènera. – Dans le fait, les enfants de Juda ne furent pas conduits en captivité en même temps que les Israélites; il y eut un léger intervalle entre ces deux événements.

8. Le prophète veut donc dire par là que Dieu dans les desseins de sa sagesse avait ménagé ces quelques jours à son peuple, attendant encore avec patience, bien que les péchés déjà commis fussent dignes du dernier châtement. Telle est la conduite ordinaire du Seigneur : quand arrive le jour fixé par sa justice, il hésite, il attend; preuve éclatante de son amour pour les hommes, mais aussi de l'ingratitude de ceux qui ne veulent pas mettre à profit cette

admirable patience. Ce que le prophète veut donc faire entendre, c'est que dès ce moment la menace est faite, la colère divine est aux portes, le supplice est imminent; et c'est pour exciter les hommes à la pénitence, pour les rendre meilleurs, pour les jeter dans une salutaire angoisse à la vue du malheur des autres, et ne pas les laisser s'enfoncer dans la torpeur parce qu'ils auront été laissés de côté quand leurs voisins prenaient le chemin de l'exil, qu'il parle de la sorte.

«En ce jour, le Seigneur sifflera pour appeler les mouches qui dominent sur une partie du fleuve de l'Égypte.» Je vous le disais bien, le prophète veut augmenter leur crainte, et c'est pour cela que la menace retentit à partir de ce jour. C'est le sentiment qui respire dans tout ce passage : il déploie en quelque sorte à leurs regards ces armées qui leur étaient si redoutables; avec la multitude innombrable de ces armées, il montre la facilité de l'invasion, deux traits qui achèvent de bouleverser les esprits et d'abattre les cœurs. Et tout cela se trouve dans les paroles qu'il prononce, faites-y bien attention. «En ce jour, le Seigneur sifflera pour appeler les mouches.» C'est ainsi qu'il désigne les Égyptiens; et certes ils méritaient ce nom par leur obstination et leur impudence : souvent repoussés, ils revenaient toujours à la charge, ne laissant pas aux Juifs le temps de respirer, leur suscitant toujours de nouvelles difficultés et de nouvelles souffrances, semblables à ces mouches qui reviennent sans cesse sur les plaies dont on les chasse. Voilà cependant ceux que le Seigneur appellera, ou plutôt, selon l'expression du texte, auxquels il fera signe en sifflant, ce qui montre à quel point il leur sera facile d'envahir la contrée, ce qui fait aussi ressortir l'inéluctable puissance de Dieu, puisqu'il lui suffit d'un léger signe pour que tout soit accompli. C'est à bon droit qu'il commence ses menaces par leur annoncer des malheurs dont ils avaient déjà fait l'expérience. «Et l'abeille qui est dans la contrée de Assyriens.» Le texte syriaque et le texte hébreu, d'après ce que j'entends dire, ne portent pas abeille, mais guêpe. Comme l'expérience que les Juifs en avaient faite n'était pas encore complète, Isaïe les jetait dans une grande anxiété par l'image même de ce dangereux insecte, en leur dépeignant ainsi l'impétuosité, l'acharnement et les surprises de l'ennemi, la douleur poignante des blessures, l'impossibilité de s'en défendre.

«Elles viendront se reposer toutes dans les vallées de ce pays, dans les creux des rochers, dans les cavernes, dans toutes les fissures, sur tous les arbres.» Après avoir retracé la terreur qu'inspirent les barbares et la rapidité de leurs armées, il en montre ici la multitude. Il ne dit pas : Ils viendront camper; mais bien : «Ils viendront se reposer.» Ce n'est pas comme s'ils entraient dans un pays ennemi, c'est comme s'ils prenaient possession de leur propre terre, qui ne leur promet que des délices, comme s'ils n'avaient besoin d'aucun effort, d'aucune fatigue, comme s'ils allaient enfin à une victoire certaine; à un butin assuré. «Ils viendront se reposer.» Vous voyez là des vainqueurs, qui dressent leurs trophées et qui goûtent le repos après les sueurs de la marche et du massacre. Ils ne se reposeront pas seulement dans la campagne; à peine si la contrée pourra les contenir, tant leur multitude sera grande : les vallées et les montagnes, les rochers et les bois seront recouverts de barbares. Seraient-ils moins féroces, il ne serait pas facile de les repousser, et leur nombre suffirait pour briser toute résistance; mais, comme ils ont à la fois la force du nombre et celle de l'audace, de plus, chose accablante, comme c'est la colère du ciel qui les conduit, quel espoir de salut pourrait-on conserver ? Quand le prophète parle de toutes les fissures des rochers et de tous les arbres, il poursuit la métaphore dont il s'est d'abord servi; il est évident que ces mots ne doivent pas être pris dans leur sens naturel, et qu'il veut nous laisser apercevoir la vérité sous quelques voiles, à travers cette image des guêpes.

«En ce jour, le Seigneur rasera tout comme avec un fer qui s'enivre de sang.» Il renchérit sur ce qui précède; la terreur inspirée par les armées, il l'augmente encore en faisant intervenir le ciel : les barbares venus de l'Égypte ou de l'Assyrie disparaissent en quelque sorte, et c'est Dieu lui-même qui fait la guerre aux Juifs. Il compare au fer tranchant l'irrésistible colère du Seigneur, cette colère à laquelle nul ne peut résister, qui triomphe aisément de tout obstacle tranchant et renverse toutes les barrières. De même que les cheveux et la barbe tombent et disparaissent sous le tranchant du fer, de même la fortune des Juifs disparaîtra devant le courroux céleste.

9. Ce fer qui s'enivre nous représente vivement la justice divine obtenant une pleine satisfaction, la sentence du ciel pleinement exécutée. Les mots qui suivent : «Par delà le fleuve du roi des Assyriens,» désignent l'Euphrate; et telle était la position de la Palestine ou de la Judée par rapport à la Perse. Tout sera donc exterminé; le fer vengeur se promènera de la tête aux pieds, c'est-à-dire dans la contrée tout entière, qu'il peint ici sous la forme du corps humain et qu'il embrasse dans toute son étendue, revenant sur une figure qu'il avait employée déjà dès le début : «Toute tête est ployée sous le travail, et tout cœur sous la souffrance. De la

plante des pieds au sommet de la tête, il n'y a plus rien en lui de sain.» (Is 1,5-6) Ce n'est pas d'un homme seul qu'il dit ces paroles, c'est de toute la contrée, qu'il compare avec un seul homme. Voici donc le sens de ce qu'il dit : Un terrible châtement tombera sur toute cette contrée. – Le châtement est représenté par le fer, et la contrée se trouve figurée par un homme; de telle sorte que le décret divin nous apparaît là détruisant avec plus de rapidité que le glaive, non seulement les hommes, mais encore tout ce que la terre produit, et laissant cette terre solitaire et ravagée. Le prophète nous dépeint encore par une autre image cet état de désolation; et ce qu'il se propose en cela, c'est d'imprimer à ses auditeurs une terreur que rien ne puisse effacer, des angoisses qui ne soient pas affaiblies par l'étendue même de son discours. Il semble, en effet, à ceux dont l'attention est superficielle, que ce discours annonce des prospérités; mais quand on en pèse mieux les expressions, on y voit toujours cette désolation profonde.

Ecoutez ce qu'il dit ensuite : «En ce jour, l'homme n'aura qu'une vache et deux brebis. Et l'abondance de leur lait ne lui fournira qu'un peu de beurre; car quiconque restera sur cette terre n'aura pour manger que du beurre et du miel.» Cela dénote, comme je l'ai déjà dit, une grande dévastation. Une terre qui produisait le froment et l'orge, dépourvue d'hommes maintenant, fournira beaucoup de pâturages aux brebis, des pâturages tellement abondants, qu'une vache et deux brebis suffiront pour donner des sources de lait. Or, la nourriture abondante des animaux est la preuve la plus certaine que les hommes manquent. C'est ce que montre aussi l'abondance du miel : les abeilles se plaisent dans les solitudes, parce qu'elles y trouvent largement de quoi se nourrir et qu'elles n'y sont nullement troublées. Que telle soit l'intention de l'auteur sacré, vous le voyez dans la suite du texte : «En ce jour, où se trouvaient mille vignes d'un prix inestimable, l'abandon régnera et germeront les épines. Ils entreront dans cette contrée avec la flèche et l'arc; car elle sera déserte et les ronces la couvriront entièrement.» C'est un signe bien grand de désolation et de malheur, quand la terre labourable elle-même, celle qui était l'objet de tant de soins, ne produit que des épines, indépendamment des montagnes et des forêts. En parlant du prix des vignes, Isaïe veut nous montrer quelle est la nature du sol et combien les habitants l'avaient cultivé. – Et voilà que cette terre si prospère et si bien fécondée par les travaux des hommes, le Seigneur la rendra tellement déserte que les ronces y remplaceront les vignes et qu'elle inspirera la frayeur à quiconque y pénétrera, si bien qu'on n'osera plus l'aborder sans défense et sans armes. – N'est-ce pas là mettre sous nos yeux l'horreur de la solitude et l'envahissement des bêtes féroces ?

Après avoir ainsi frappé les esprits et leur avoir inspiré de si vives craintes, il adoucit de nouveau le ton de son discours, il y mêle d'heureuses prédictions, il laisse entrevoir des jours meilleurs, afin qu'ils reconnaissent à ce double titre la puissance de Dieu. C'est sur les choses terribles cependant qu'il s'arrête le plus; il ne fait guère que glisser sur les choses heureuses. Pourquoi ? C'est que les hommes de ce temps avaient surtout besoin de ce violent remède; mais, après leur en avoir présenté la coupe pleine, il les laisse respirer un instant, il leur présente la vertu sous un aspect plus doux; il mêle ainsi l'espérance à la menace : «Toute montagne sera sillonnée par la charrue et cultivée avec soin.» Quand le Seigneur est irrité, la plaine fertile elle-même devient un désert : quand il est apaisé, les lieux les plus âpres rentrent dans les conditions des meilleures terres, reçoivent la culture et les moissons. Ces choses accomplies, Isaïe prédit encore ce qui doit suivre, la paix, la liberté, la confiance, l'absence de toutes les craintes passées. Voici comment il s'exprime : «La crainte n'y pénétrera plus. D'une terre inculte et couverte d'épines, elle sera devenue un gras pâturage où se presseront les brebis et les bœufs.» Ce sont bien là des présages de bonheur, tels qu'on les retrouve plus loin dans le même prophète : «Heureux celui qui sème sur une terre abondamment arrosée, où sont empreints les pieds du bœuf et de l'âne.» (Is 32,20) Lorsqu'il veut peindre la solitude, il met sous nos yeux les sirènes et les onocentaures; et, lorsqu'il veut retracer la paix et la sécurité, il nous offre partout l'image des animaux amis de l'homme, qui l'aident dans la culture des champs et qui servent de tant d'autres manières au bonheur de notre vie.